

## Logique et épistémologie Science ou puissance humaine ? Descartes et Bacon

Ingrid Auriol

Philopsis : Revue numérique  
<https://philopsis.fr>

---

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur [philopsis.fr](https://philopsis.fr)

Francis Bacon (1561-1626) est le contemporain, à trois ans près, de Galilée, et non tout à fait de Descartes. A la naissance de celui-ci, en 1596, Bacon a déjà trente cinq ans. L'ambition commune de fonder à neuf la connaissance de la nature et de réformer la philosophie permet de rapprocher les deux philosophes comme ce fut déjà la tentation de leurs contemporains et d'un nombre certain de leurs successeurs.

Ce qui frappe au premier coup d'œil dans les écrits de Bacon, lorsqu'on en prend connaissance pour la première fois, c'est l'opposition véhémement du philosophe anglais d'abord à la philosophie grecque et, plus généralement, à tout ce qui s'est écrit avant lui. Rien ne résume mieux sa position à l'endroit des Grecs que ce propos : « l'invention des choses doit se prendre de la lumière de la nature, et non se *reprendre* des ténèbres de l'Antiquité » (*Novum Organum*, I, § 122). Si Bacon reconnaît que « les sciences dont nous disposons nous sont d'une manière générale venues des Grecs », il ajoute aussitôt que « leurs doctrines furent principalement des discours de vieillards oisifs à des jeunes gens ignorants » (*Novum Organum*, § 71), justifiant ce jugement à l'emporte-pièce par le verdict selon lequel « leur sagesse est toute en mots et stérile en œuvres ». Entre Bacon et la philosophie grecque, le malentendu est total. Car, pour le dire avec les mots de Jean Beaufret, « rien n'était plus étranger aux Grecs que l'aphorisme de Bacon dans le *Novum Organum* : *scientia et potentia humana in unum coincidunt*, traduisons :

« science et puissance humaine coïncident en ne faisant qu'un ». C'est pourquoi on peut lire sous la plume de Bacon, une allégation qui prend l'allure d'amer reproche : la philosophie grecque n'a « pas fourni une seule expérience qui ait en vue l'allègement et l'amélioration de la condition des hommes ». Bien qu'il se targue d'affirmer, à diverses reprises, que l'unique matière de la philosophie est « la nature des choses » et qu'il demeure attaché à la notion de *forme*, auquel il tente d'ailleurs de donner un sens neuf, Bacon regrette surtout que « la philosophie naturelle » ait reçu la plus petite part dans le soin des hommes.

La philosophie naturelle serait, en effet, la grande « mère des sciences », ou tout aussi bien, leurs « racines ». Privées de leur suc nourricier, celles-ci n'auraient fait jusqu'à Bacon que dépérir, laissant en friche les acquisitions des arts mécaniques qui en dépendent et entraînant les hommes à négliger tout ce qui est pourtant le plus utile à leur condition.

Semblable préoccupation pour la vie des hommes ne va pas sans rappeler ce que Descartes appelle « l'utilité de la philosophie » (Lettre-Préface des *Principes de la Philosophie*, 1644 ) ou encore le fameux passage de la sixième partie du *Discours de la méthode* où le philosophe français déclare que les premières notions touchant la physique lui firent voir qu'il était « possible de parvenir à des connaissances fort utiles à la vie, et qu'au lieu de cette philosophie spéculative qu'on enseigne dans les écoles, on en peut trouver une pratique (...) ». L'arbre cartésien de la philosophie lui-même, quant à l'image du moins, et non quant à sa constitution intrinsèque, provient de Bacon, dont la langue est séduisante pour l'imagination. Son sens de l'art oratoire, probablement imputable aussi à sa formation de juriste, est aigu ; par ailleurs, Bacon eut l'occasion d'exercer ce talent à la Chambre des Communes.

Le projet de réformer la philosophie incite les deux philosophes à récuser l'héritage du passé, particulièrement celui de la scolastique aristotélicienne, confondue, comme c'est presque toujours le cas, avec Aristote lui-même. Bacon, déplore qu'on ait perdu de vue « les choses elles-mêmes » et affirme que la philosophie naturelle est « corrompue et souillée dans l'Ecole d'Aristote par la logique » et « dans l'Ecole de Platon par la théologie naturelle » (*N.O.* § 96) pour ne rien dire encore des mathématiques qui doivent faire l'objet d'un examen à part. Bacon sape ainsi l'autorité de ceux qu'on regarde « comme des maîtres en philosophie » (*N. O.* § 84). Même si Descartes est en général plus précautionneux, il n'en dénonce pas moins lui aussi la stérilité de l'enseignement qu'il a reçu. En somme, Bacon n'est pas le seul, par sa philosophie, à vouloir doter la science d'un « nouvel instrument ». C'est aussi ce qu'ambitionne Descartes en 1637 avec son *Discours de la méthode* dont le titre complet est : *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*.

Dans la Lettre-Préface des *Principes de la philosophie* Descartes explique, qu'une fois formée une morale, un homme « doit aussi étudier la logique : non celle de l'Ecole, car elle n'est à proprement parler qu'une dialectique et enseigne les moyens de faire entendre à autrui les choses qu'on sait, ou même aussi de dire sans jugement plusieurs paroles touchant celles qu'on ne sait pas, et ainsi corrompt le bon sens plutôt qu'elle ne l'augmente ; mais celle qui apprend à bien conduire sa raison pour découvrir les vérités qu'on ignore. » (AT, IX-2, 13-14). Le rapprochement entre les deux philosophes est d'ailleurs si plausible que la princesse Elisabeth dans sa lettre du 21 février 1647 (AT, IV, 619) rapporte à Descartes les propos du médecin Weiss, au détour d'un débat sur la circulation du sang établie par Harvey, approuvé de Descartes : « Il <Weiss> m'a dit que Bacon lui a premièrement rendu suspecte la philosophie d'Aristote et que votre méthode la lui a fait rejeter ».

Cette remarque est étonnante : bien que Bacon soit, dans ses attaques, le plus virulent des deux, Weiss semble considérer que Descartes est néanmoins plus radical en ce qu'il achève de provoquer dans l'esprit du lecteur, le rejet d'une philosophie que Bacon aurait au préalable simplement permis de « suspecter ». Qu'en penser à présent ?

Dans deux œuvres destinées à un public choisi et restreint, les « fils de la science », qui sont la postérité vers laquelle Bacon se tourne — tout comme Descartes s'adresse à « ses neveux » —, *Temporis Partus Masculus*, *L'enfantement viril du temps* (écrit de 1603 mais

publié seulement bien après la mort de Bacon en 1653 en sorte que Descartes n'a pas pu la connaître) et *Cogitata et Visa* (1607) qui forment le brouillon du grand ouvrage *Instauration Magna, La Grande Restauration* —, Bacon annonce un projet sans précédent et révèle l'ampleur sans mesure de son ambition. Le livre s'ouvre par une brève prière adressée à « Dieu le père, Dieu le fils, Dieu le Saint-Esprit ». Il commence par un constat de la faillite de la science et de la philosophie dont il faut d'abord abattre les idoles. Bacon procède à la liquidation de tout et de tous, invectivant Platon, « ironiste distingué, poète boursoufflé, théologien fou », Aristote, « le pire des sophistes, hébété par son inutile subtilité, pauvre dupe de mots », le médecin Galien, « esprit étroit ». Les modernes ne sont pas mieux traités, Paracelse est qualifié de « fils adoptif des ânes », Pierre de la Ramée de « repaire d'ignorance », etc. Encore n'est-ce pas là le signe d'une outrance juvénile : Bacon a alors quarante-trois ans ! L'écrit anticipe la partie destructrice *<pars destruens>* du *Novum Organum*, ouvrage destiné à une audience plus large, moins violent, quant au ton, où l'on trouve, en outre, une véritable théorie de l'erreur traquée dans ses causes sous le nom d'*idole*. Bacon distingue les *idoles de la tribu*, qui viennent de ce que l'homme ramène tout à lui-même, les *idoles de la caverne*, provenant de l'éducation, des lectures, les *idoles du forum*, qui procèdent de la langue, et les *idoles du théâtre*, qui résultent de ce qu'on suit aveuglément les grands hommes et notamment les philosophes.

Au nom de sa méthode, qui vise à faire « reculer jusqu'à leurs bornes imparties les étroites limites du pouvoir de l'homme sur l'univers » (*humani in universum augustias proferre*), (*Works*, II, p. 528), Bacon revendique avec une ferveur religieuse, la paternité des temps modernes, c'est-à-dire l'essor des sciences et des techniques et la prospérité qui ne peut manquer d'en résulter. S'adressant à son « fils », il déclare : « j'ai l'intention de te céder la maîtrise de la nature avec ses enfants et d'en faire ta propriété ». La formule n'est pas sans rappeler le *Discours de la méthode* : « nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature ». Car Descartes entend tirer de sa physique « l'invention d'une infinité d'artifices qui feraient qu'on jouirait sans aucune peine de tous les fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent » et il travaille à une médecine « fondée en démonstrations infaillibles » (lettre à Mersenne du 18 décembre 1629) pour exempter le corps « d'une infinité de maladies et même de l'affaiblissement de la vieillesse ». Autant dire qu'il projette le retour d'Adam au jardin d'Eden dont il fut chassé !

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur [philopsis.fr](http://philopsis.fr)